

‘Alī -Ashraf ŞĀDEQI

Sur la langue de *l’Umm al -Kitāb**

l’Umm al -Kitāb est un des livres sacrés des Ismaïliens du Haut Oxius écrit en persan. La majeure partie de l’ouvrage est constituée des réponses du cinquième imam chi‘ite, Muḥammad al-Bāqir, aux questions posées par ses disciples. C’est l’orientaliste russe V. Ivanow qui, le premier, a étudié le livre en 1932 et l’a publié en 1936. La doctrine et le contenu du livre ont fait l’objet de nombreuses discussions.

Selon Ivanow, l’ouvrage reflète probablement les croyances d’une secte qarmaṭe, car, d’une part, les termes fondamentaux de l’ismaïlisme comme *imāmat*, *wiṣāyat*, *naṣṣ*, *nuṭq*, *nāṭiq* et *asās* y sont absents, et de l’autre, l’ouvrage n’a apparemment pas laissé de trace dans les écrits ismaïliens nizārites et fāṭimides. Quant à son lieu de rédaction, Ivanow le situe dans les régions persanophones des bords du golfe Persique (Xūzestān ou Fārs), car l’auteur semble être bien informé de la Mésopotamie méridionale et il connaît bien Bahrein et les petites îles du golfe Persique comme Kark, Kiš ainsi qu’Oman et Masqat (Mascate). Il cite les

* La description des particularités linguistiques de *l’Umm al -Kitāb* a fait l’objet d’une étude détaillée qui sera publiée en persan dans les *Mélanges* Dr. ‘Abbās Zaryāb-Khoyī.

villes syriennes de Anṭākīya (Antioche), Malaṭīya, Iskandarīya (Alexandrie), Niṣībīn (Nisibis) et 'Asqalān et fait allusion aux *Zengui-s* qui habitaient le sud de la Mésopotamie ainsi qu'aux attaques des Bédouins contre les pèlerins de la Mecque. La seule caractéristique qui rattacherait l'ouvrage à l'Asie centrale est, selon Ivanow, son orthographe. La rédaction du texte daterait, selon lui, de la fin du V^e (Ivanow 1932, p.425) ou du IV^e ou V^e siècle de l'hégire (Ivanow 1936, p.3). La langue est archaïque, les structures des phrases et les expressions sont réellement persanes et l'ouvrage ne semble pas avoir été traduit de l'arabe.

G. Lazard (1963), se basant sur les conclusions tirées par Ivanow et les particularités linguistiques qu'il a relevées (la présence de certains mots appartenant au vocabulaire des Mazdéens, absents des textes musulmans et Ismaïliens, d'autres mots et expressions qui ne se trouvent pas ailleurs, quelques faits phonétiques et morphologiques), considère la langue de l'*U. -K.* comme reflétant les parlers du sud-ouest de l'Iran.

Un autre savant qui s'est intéressé à l'*U. -K.* est F. Filippini-Ronconi qui a traduit le livre en italien et a publié quelques articles sur ce sujet. F. -R. croit repérer dans l'*U. -K.* des traces d'idées néopythagoriciennes, cabalistiques, zurvanites, zoroastriennes orthodoxes et plus particulièrement des idées manichéennes et bouddhiques. Le livre aurait été rédigé dans un cadre manichéen, mais islamisé par la suite, infiltré d'idées chi'ites extrémistes, puis passé aux mains des Ismaïliens. Filippini-Ronconi ne s'intéresse pas à la langue de l'*U. -K.* et il la considère simplement comme représentant une forme dialectale et populaire du persan.

Le point de vue de F. -R. a été critiqué par Madelung dans son compte rendu de la traduction italienne de l'*U. -K.* et par H. Halm dans son livre sur la gnose islamique, les chi'ites extrémistes et les 'Alavites. Selon Madelung, le contenu de l'*U. -K.* est en rapport direct avec la doctrine des chi'ites extrémistes (*al-ghulāt*), et plus particulièrement avec celle des Nuṣairites. Ce point de vue est aussi partagé par Halm qui ne voit aucune trace bouddhique dans le livre.

Le Hollandais E. -F. Tijdens est le troisième chercheur qui se soit intéressé à l'*U. -K.*: spécialiste des religions, il est l'auteur

d'une étude posthume restée inachevée sur le fonds mythologique et gnostique de l'ouvrage. Tijdens admet que l'*U.-K.* ait été écrit par les chi'ites extrémistes, mais y voit aussi un ouvrage qui se situe aux confins des mondes islamique, juif, chrétien et zoroastrien, car la plupart des extrémistes chi'ites étaient des clients (*mawālī*) – d'origine juive, chrétienne et zoroastrienne – des tribus arabes.

Halm est le quatrième savant qui se soit penché sur l'étude du texte de l'*U.-K.* Selon lui, la majeure partie du livre a été écrite au II^e siècle de l'hégire en arabe, mais à une époque indéterminée, l'ouvrage est tombé aux mains des Ismaïliens nizārites. Les modifications apportées par les adeptes de cette secte au texte sont minimales: cinq expressions (*'aql, nafs, fath, jadd, xayāl*) ainsi que le paragraphe 52 où il est question des Fédayines, à savoir les Ismaïliens de Damas et de la Syrie. Il n'est pas exclu que l'*U.-K.* ait été transmis aux Nizārites en Syrie où les sectes extrémistes koufites comme les Iṣḥāqites et les Nuṣairites se trouvaient en contact avec les Nizārites à partir du VI^e siècle. Ce seraient donc ces derniers qui auraient emmené l'*U.-K.* au Pamir. La traduction persane de l'*U.-K.* aurait ainsi été faite à l'est de l'Iran. Aussi certaines adjonctions seraient-elles dues au(x) traducteur(s) persan(s) du texte. Les paragraphes 179-183 auraient été originellement écrits en persan, car les jeux de mots qu'on y trouve ne peuvent pas avoir été traduits de l'arabe.

Dans son relevé des particularités linguistiques de l'ouvrage, Ivanow n'essaie pas de les situer par rapport aux dialectes et parlers persans. C'est Lazard qui, se basant sur les déductions d'Ivanow, considère la langue du texte comme reflétant les parlers du sud-ouest de l'Iran. D'après Halm, la traduction de l'*U.-K.* aurait été faite à l'est et doit nécessairement, bien qu'il ne le précise pas, refléter les parlers orientaux du persan. Or toutes ces déductions sont basées sur des vraisemblances et ne sont nullement étayées par les faits linguistiques présentés par le texte. La présumée traduction du texte effectuée à l'est par les Nizārites n'est prouvée par aucun document historique, ni par un quelconque trait linguistique. L'attribution de la langue du texte au sud-ouest iranien est basée sur l'hypothèse que le texte actuel de

l'*U. -K.* a été originellement écrit en persan et ne dérive pas d'un prototype arabe. Le seul critère qui pourrait décider du lieu de la traduction ou de l'adaptation persane de l'ouvrage doit, faute de critères externes, nécessairement émaner des traits linguistiques du texte. Une analyse minutieuse nous permettrait de comparer les particularités linguistiques relevées avec, d'une part, celles des textes classiques persans, d'autre part, les parlers existant aujourd'hui et de situer enfin géographiquement le texte. En fait, le texte nous y aide beaucoup.

L'*U. -K.* a été écrit en persan classique (la langue du VI^e et du VII^e siècles de l'hégire). L'emploi des verbes à préverbes, comme *dar-pūšīdan*, *dar-bastan*, *bāz-ofīādan*, etc., est une des caractéristiques de ce stade de langue. Les préverbes s'y emploient soit pour renforcer le sens du verbe, soit pour le modifier. De ces deux fonctions des préverbes du persan classique, seule la deuxième semble subsister en persan contemporain. L'emploi de la préposition *bā(z)* «vers» est une autre particularité du persan classique. Nous faisons ici abstraction d'autres traits du texte et nous nous bornerons, dans ce qui suit, aux traits les plus caractéristiques, ceux qui pourraient servir de points de repère pour situer le texte dans l'espace.

Parmi les mots employés nous citons les suivants comme base de notre étude: *tīrast*, *dim*, *vaš*, *gil-u tūl*, *žāla*, *garza*, et *tlh*.

– *tīrast/* «deux cents». Ce mot est, d'après les lexicographes, un vocable pahlavi, c.a.d. appartenant aux dialectes de l'Iran central et occidental, tous appelés pahlavi dans les textes. Ce mot se rencontre en effet le plus souvent dans les textes émanant de ces régions, comme '*Ajā'ib al-maxlūqāt* de Ṭūsī, les œuvres de Šahmardān-i Rāzī, etc.

– *dim/* «face, visage». Ce mot aussi appartient aux dialectes en question et à ceux qui se parlent aux bords de la mer Caspienne. Šaraf al-dīn-e Rāmī dans son *Anīs al-'uššāq* précise l'appartenance de ce terme à la langue pahlavie.

– *gil-u tūl*. *Tul* est ici employé comme synonyme de *gel/* «boue», mais il ne se rencontre nulle part ailleurs isolément. Toutefois, dans le dialecte guīlakī de Rašt (Racht) il est d'usage courant dans le sens de «trouble» (eau). *Gil-u tūl* comme tel figure aussi dans un texte relatif à l'interprétation des songes intitulé *Xābguzārī*

(pp.266, 396), qui aurait été écrit à l'ouest de l'Iran, probablement en Azerbāidjān. Il est également usité dans les parlers orientaux du Guīlān avec la prononciation de *gal-o tūl* (cf. Pāyānde-ye Langerūdī, 1366, p. 630).

– *vaš*. Ce terme est employé comme épithète qualifiant les astres, toujours en compagnie de *rowšan* «brillant»: *sitāragān-e rowšan-u vaš*. Il n'est usité dans aucun autre texte persan, mais il se trouve comme terme courant dans les dialectes *tātis* de l'Azerbāidjān (dialectes pahlavis d'autrefois) au sens de «lumineux» (cf. Abdoli, 1364, s.v.).

– *tlh*. Ce mot a été employé dans un contexte où il ne peut signifier autre chose que «paupière». Le seul mot qui ressemble à *tlh* dans les textes classiques et qui signifie «paupière» est *pīla* qu'on trouve dans un vers de Mawlavi cité dans les dictionnaires. Le mot est d'usage courant à Ispahan et dans le dialecte guīlakī de Rašt (sous forme de *pīle*) et en kurde de Sanandaj (sous forme de *pīlo*).

– *grzh*. Ce mot est sûrement différent d'un autre mot qui se prononce *garze* et signifie «vipère». Il est employé, à la suite de *magas* «mouche», *pašša* «moustique» et *zanbūr* «abeille» et doit, par conséquent, désigner un insecte du même genre. En guīlakī de Rašt, le mot *garzak* signifie «abeille» et paraît être en rapport avec notre *grzh*. *Grzh* pourrait être, soit un synonyme de *zanbūr*, soit une variété d'abeille.

– *trk'mh*. Ce terme dont la prononciation et le sens nous échappent, est mis, dans la phrase suivante, sur le même pied que *xašm* «colère» et *šahvat* «volupté»: *xašm-u šahvat-u trk'mh-u har ċe xudā na-pasandad* «la colère, la luxure et — et tout ce qui ne plaît pas à Dieu». En guīlakī de Rašt l'expression *tarkame* «entêté» est courante. Il n'est donc pas invraisemblable de penser que le *trk'mh* de notre texte est un terme dérivé de *tarkame* au sens d'«entêtement».

– *žāla*. Ce mot signifie sûrement «bile» et doit correspondre à *zahre* en persan. Le sens en est établi par Tijdens (p.435) en comparant la liste des parties du corps, où il figure, avec une liste semblable du *Bundahišn* (28,17). La liste de l'*U.-K.* est la suivante: *šuš-u jagar-u sipurz-u žāla-u dk-u kulyatain!* «le(s) poumon(s), le foie, la rate, la bile, — et les reins». *Žāla* ne se

trouve pas ailleurs, ni dans les textes, ni dans les dialectes. Néanmoins, en kurde ce mot est employé dans le sens de «laurier-rose» et correspond au persan *xar-zahre*, litt. «bile/poison d'âne». *Žāla* doit venir de **žahra*, lui-même dérivé de *žahr/* «poison», forme kurde correspondant à *zahr* en persan, par l'intermédiaire d'une forme **žā:ra*.

Un trait particulièrement intéressant de l'*U.-K.* est l'emploi des formes *'zjš* «de cela», *brjš* «sur cela, là-dessus», *drjš/* «là-dedans», *bjš/* «à cela», là où le persan emploie *azeš*, *bareš*, *dareš*, *beheš*. Ces formes se rencontrent aussi dans un petit nombre de textes dont l'appartenance géographique est plus ou moins déterminée. Ces textes sont: 1. *Šarḥ-i fārsī-i Šihāb al-axbār/* «Le commentaire persan de *Šihāb al-axbār*» (pp. 10, 60, 92, 104: *brjš*), composé au VI^e siècle environ; 2. L'anonyme traduction persane d'*al-Nihāya* d'al-Ṭusi, effectuée également vers la même époque (cf. tome III, pp.894, 896, 907: *drjš*); 3. Une traduction persane du Coran, conservée à Méched (le Coran n^o 4 du Musée de l'Āstān-e Qods) et dont un glossaire des mots importants a été dressé par A.-'A. Raǰā'i (cf. p.XXXV de l'introduction de Raǰā'i: *drjš*, *brjš*). Or, ces textes doivent émaner tous les trois des régions centrales ou occidentales de l'Iran. L'emploi du préverbe et préposition *hā* «vers, à», au lieu de *farā* des textes classiques dans ces trois textes, l'emploi du mot *dīm* «face» dans la *Nihāya* et le *Šarḥ-i Šihāb*, l'utilisation des formes *sbj* et '*sbj* «pou» dans *Nihāya* et *zīfij* dans le Coran (n^o4) pour *šipiš* ou *išpiš* d'autres textes persans suffisent à prouver l'appartenance de ces textes aux régions centrales (ou occidentales) (cf. *esbeja* «pou» dans les dialectes de Kahak et d'Āmore de la région centrale).

L'absence dans l'*U.-K.* de la particule *mar*, employé avec l'objet direct dans les textes classiques écrits à l'est, est un autre indice de l'appartenance de notre ouvrage à l'Iran central ou occidental.

L'étude des particularités linguistiques de l'*U.-K.* ne nous met pas seulement sur la voie de déterminer le lieu de sa rédaction, mais elle nous renseigne aussi sur l'existence d'une secte chi'ite extrémiste s'exprimant dans un des dialectes centraux de l'Iran au moins jusqu'au 6^e h./XII^e siècle, date éventuelle de la rédaction

de l'ouvrage. C'est vraisemblablement dans ces mêmes régions que les Ismaïliens ont mis la main sur le livre. On sait que des minorités ismaïliennes ont mené jusqu'à une date récente une vie clandestine autour de Maḥallāt et particulièrement à Kahak.

Bibliographie

- Abdoli, A., 1363/1984, *Farhang-e tāti va tāleshī*, Dehkhodā, Bandar-Anzalī.
- Filippini-Ronconi, P., 1966, *Ummu'l-Kitāb*, Napoli.
- Halm, H., 1982, *Die Islamische Gnosis, Die Extreme Schia und 'Alawiten*, Artemis Verlag, Zürich-München.
- Ivanow, W., 1932, "Notes sur l'*Ummu'l-Kitāb* des Ismaïliens de l'Asie centrale", in *Revue des Etudes Islamiques*, 6, pp. 419-481.
- , 1936, "Ummu'l-Kitāb", in *Der Islam*, 23/1-2, pp. 1-132.
- *Khābzōzārī*, éd. par Iraǰ Afshār, Bonyād-e Farhang-e Irān, Téhéran 1346/1967.
- Lazard, G., 1963, *La langue des plus anciens monuments de la prose persane*, Klincksieck, Paris.
- Pāyande-Langarūdī, M., 1366/1987, *Farhang-e Gil-o Deylam*, Amīr-Kabīr, Téhéran.
- Radǰā'ī-Bokhārā'ī, A.-'A., 1363/1984, *Farhang-e loǰāt-e Qor'ān-e Khaṭṭī-ye Āstān-e Qods (shomāre-ye čahār)*, Mo'asese-ye Moṭāle'āt va Taḥqīqāt-e Farhangī, Téhéran.
- Rāmī-Tabrizī, Sh., 'Anis-ol 'o^{sh}shāq, éd. par 'Abbās-e Eqbāl, Sherkat-e Sahāmi-ye Čāp, Téhéran 1325/1946.
- *Sharḥ-e fārsī-e Shihāb-ol Akhbār*, éd. par Moḥammad- Taqī Dānešpāzūh, Daneshgāh-e Tehrān, Téhéran 1349/1970.
- Tijdens, E.F., 1977, "Der mythologisch - gnostische Hintergrund des *Umm al-Kitāb*", *Acta Iranica*, 3^e série, tome VII, Téhéran-Liège, pp. 241-526.
- Tūsi, Moḥammad-ebn-e Ḥasan, *al-Nihāya*, avec la traduction persane, éd. par M.-T. Dānešpāzūh, Dānešgāh-e Tehrān, Téhéran 1342-60/1963-81.
- Tūsi, Moḥammad-ebn-e Maḥmūd, 'Aǰā'eb-al Maḥlūqāt va ġarā'eb-al Mawǰūdāt, éd. par M. Sotūde, Bongāh-e Tarjome va Našr-e Ketāb, Téhéran 1345/1966.



Personnages en cire assis autour du *sofreh* des *Haft Sin*. Le tableau sur le mur illustrant une même scène, est l'œuvre du célèbre peintre Kamālol-Molk (Musée d'ethnographie de Téhéran).

En Iran il est de coutume qu'à la veille de Nowrūz (Nouvel An) chaque foyer prépare une nappe (*sofreh*) sur laquelle sont disposés les sept éléments suivants, chacun commençant par la lettre S (*Haft Sin*):

sib=pomme; *somāq*=sumac; *sekkeh*=pièce de monnaie;
sabzeh=verdure; *sīr*=ail; *samanū*=gelée à base de blé germé;
senjed=olive de Bohême.

On y ajoute le Coran, des œufs, de la pâtisserie, un miroir, un poisson vivant dans un bocal, une bougie, des fruits et une assiette contenant le repas de fête de la veille de Nowrūz. On espère ainsi, en disposant de tous ces éléments, s'assurer la prospérité au cours de l'année à venir (Nous remercions M. 'Alī Bolūkbāshī qui a mis ce cliché à notre disposition).